

THÉÂTRE

[Avignon]

Les reliefs des festivals d'Avignon 2011

Sans surprise ou plutôt avec une surprise toujours renouvelée, le festival d'Avignon 2011, « in » et « off », a tenu ses promesses. Des créations de qualité, des débats animés, une fête incessante dans la rue, quelques rares déceptions inhérentes aux prises de risques artistiques... Impossible de faire un bilan exhaustif avec une seule plume. Mais, de l'avis de spectateurs, de professionnels, de journalistes, Avignon reste « l'hénaurme » événement théâtral hexagonal et international que l'on sait. Les fans de vedettes ont pu applaudir Jeanne Moreau accompagnée d'Étienne Daho dans sa lecture du *Condamné à mort* de Jean Genet, ou Juliette Binoche dans *Mademoiselle Julie**. *Le suicidé* mis en scène par Patrick Pineau a séduit. Les fous de danse ont couru aux représentations d'*Enfants** conçu et mis en scène par Boris Charmatz, l'artiste associé de cette édition. *Cesena* de la chorégraphe Anne Teresa de Keersmaeker dans la cour d'honneur au petit matin, et Thierry Thieû Niang, chorégraphiant *Le Sacre du printemps* pour une troupe de sexagénaires/octogénaires, ont créé l'événement. Les amoureux de théâtre ont apprécié les rencontres autour de Jean Vilar de la Maison du même nom. *Au moins, j'aurai laissé un beau cadavre*, de Vincent

Macaigne, *Karski* par Arthur Nauzyciel, *Le Visage de Dieu* de Romeo Castellucci, *Sang & roses* de Guy Cassiers ont également marqué le festival. Les perles du « off » furent nombreuses : telles *Yaacobi et Leidental** d'Hanock Levin par la Cie Arthéma, *Caubère joue Benedetto** ou *Sarvil l'oublié de la Cannebière** par la troupe des Carboni, pour ne citer que ces trois là sur les mille et uns spectacles du « off » ! L'édition 2011 à peine refroidie, les rails de 2012 sont déjà tracés : le « off » veut accroître sa visibilité et nouer des partenariats internationaux, le « in » s'apprête à faire de Simon McBurney acteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur britannique, son artiste associé. Ce dernier est le fondateur et directeur artistique du Théâtre de Complicité en Angleterre, maintenant appelé « Complicité ». Un bien joli nom.

MARIE-HÉLÈNE BONAFÉ

* Voir nos retours sur www.cesar.fr : *Maldito sea el hombre que fia en el hombre* ; *Enfants* ; *Hors la loi* ; *L'oublié de la Cannebière* ; *Melle Julie* ; *Caubère joue Benedetto* ; *Amnésia*.

Retours <<< FESTIVAL D'AVIGNON

Maldito sea el hombre que fia en el hombre

Vu à Avignon, salle de Montfavet, le 8/7/2011

Mais pourquoi restons nous bien sages sur nos chaises pendant trois heures et quart à écouter le discours rebelle d'Angelica Liddell ? Entre théâtre et performance, cette jeune dramaturge madrilène, qui se définit comme une sociopathe sous contrôle ou une anarchiste paradoxale maintient l'attention jusqu'au bout. Invitée du festival l'année dernière, sa radicalité avait marqué les esprits. *Maldito sea el hombre* ne déçoit pas. Conçu comme un abécédaire, le spectacle – en espagnol et en français – fonctionne par associations d'idées, comme la pensée. Nous sommes dans la tête d'Angelica, qui parle de sa propre douleur, de sa rage, de sa haine de la famille, des faux semblants, des masques sociaux. « Je cherche une bande pour haïr le monde. Une bande de solitaires. Une bande de blessés. Une bande qui ne partage ni le vin ni le pain. Une bande de criminels honnêtes », clame-t-elle. On a envie de la suivre ! Mais elle serre la main de sa partenaire, regarde tendrement ses acrobates chinois (oui, le spectacle comporte de joyeux moments d'acrobatie !). Sur fond d'évocation de l'enfance et de sa pureté, le spectacle déborde de tendresse, de sensualité, d'amour de la vie. Une colère salutaire.



© Hors la loi

Hors la loi

Vu à Avignon, Théâtre des Doms, le 17/7/2011

C'est un pur moment de détente que proposent, Régis Duqué, auteur, et Jérôme Nayer, metteur en scène. Inspirée du western *Rio Bravo* de Howard Hawks, l'histoire n'est pas trop compliquée : un shérif est appelé dans la ville de Bodie pour remettre de l'ordre. Son second, un peu godiche, rêve de connaître le grand Ouest. Deux filles se disputent les faveurs du nouveau représentant de la loi. Frank, le caïd local est en prison. Les acteurs s'en donnent à cœur joie dans ce pastiche décalé. Tous se sont visiblement bien amusés. Comédiens décomplexés, langage trivial, bons mots, mise en scène impeccable, on rit franchement. Dire que *Hors la loi* interroge notre rapport aux règles et à la transgression ou notre relation au western et à la culture en général, comme on peut le lire dans la plaquette de présentation du spectacle est peut-être excessif. Un spectacle sans prétention, qui ne peut que rencontrer l'adhésion du public de sept à soixante dix sept ans. Idéal dans une programmation !

René Sarvil, l'oublié de la Canebière

Vu à Avignon, Théâtre des Carmes, le 10/7/2011

C'est un spectacle bien réjouissant que les Carboni nous proposent là. Après le succès ces deux dernières années de l'opérette *Un de la Canebière*, signée Vincent Scotto et René Sarvil, revisitée et mis en scène par Frédéric Muhl, la troupe des Carboni récidive dans le genre. Cette fois, c'est à la vie de René Sarvil que la troupe s'intéresse. Tout en chansons et en paroles le spectacle met en scène les moments forts de la vie de celui qui fut dans l'ombre de Vincent Scotto. Une plongée dans la vie parisienne et marseillaise des années 30-50, au fil des événements politiques et historiques, guerre comprise. Il faut entendre la version décapante des chansons de René Sarvil. *La Tankinoise*, *Zou, un peu d'aioli*, *Les Pescadous Ouh ! Ouh !*, *Cane Cane Canebière*, *Adieu Venise provençale*. *Le chapeau de Zozo* prennent un sacré coup de jeune ! Sur un rythme trépidant, les comédiens chanteurs composent des personnages à croquer, plus attachants les uns que les autres. Peu de troupes maîtrisent à ce point l'art de la comédie musicale ou du cabaret. Peu de troupes s'intéressent au passé culturel de notre région. Ne serait-ce que pour ces deux raisons, les Carboni sont des artistes très précieux. On attend leur prochaine création avec impatience !



© Amnésia

Amnésia

Vu à Avignon, salle de Montfavet, le 17/7

Onze acteurs vêtus de noir, silencieux et souriants, font face au public dans un très beau et long silence. C'est le chœur, personnage principal de la pièce, qui ouvre le spectacle de Fadhel Jaïbi et Jalila Baccar, metteur en scène et actrice-auteur(e) tunisiens. Écrite plus d'un an avant la chute de Ben Ali, la pièce interroge le comportement social, individuel et collectif face au pouvoir d'une dictature policière, à travers le personnage de Yahia Yaïch : « un homme fort proche du pouvoir ». Celui-ci, soudainement tombé en disgrâce, est mis en résidence surveillée puis en hôpital psychiatrique. Une histoire que la forme narrative ne rend pas si simple à suivre : Yahia Yaïch est à la fois un personnage et une voix ; le chœur du début se fait corps médical, policier, journalistique, familial, social, soumis ou révolté ; le discours est tantôt direct tantôt allusif. Résultat : une pièce parfois confuse où l'on ne comprend pas toujours qui est qui et qui dit quoi. Le désespoir des corps et des consciences est cependant palpable et on imagine la force de frappe d'une telle fable dans son contexte historique, mise en scène avec soin et servie par de bons acteurs. On attend avec impatience la prochaine pièce de Fadhel Jaïbi et Jalila Baccar sur la jeunesse tunisienne. (Voir César N°298).

Enfants

Vu à Avignon, Cour d'honneur, le 8/7/2011

En scène deux machines et des bruits de ferrailles. Point d'humain à l'horizon sinon deux corps gisants et noirs. Une échelle mobile et menaçante tourne en tous sens. Elle va bientôt fonctionner comme une grue et charrier, à plusieurs reprises, les corps gisants. Les danseurs sont absolument inertes. Bravo. Sur la deuxième machine, ils seront secoués avec quelques uns de leurs camarades de façon cauchemardesque par un tapis roulant sans état d'âme. Enfin l'enfant paraît. Macabre vision d'un adulte portant un petit corps inerte, yeux fermés. Vingt sept corps enfantins arriveront ainsi sur scène. Des dames indignées quittent la Cour. On est loin des clichés sur l'enfance, petits garçons en bleu et petites filles en rose. Ici, tout le monde est en noir. Aux dires du chorégraphe, Boris Charmatz, artiste associé de l'édition 2011, il s'agit de dénoncer la condition enfantine d'aujourd'hui qui évoque, dit-il, « la pédophilie, les problèmes de l'éducation nationale, le chômage (...) et toute une série d'angoisses ».

Mais comment comprendre cette louable intention avec un spectacle univoque qui se reçoit au premier degré ? Ce que l'on voit ce sont des enfants brinquebalés par des adultes qui s'en amusent comme ils le feraient avec des poupées de chiffons. Dans une deuxième partie, les enfants prennent le dessus et ce sont eux qui manipulent les adultes. Ce n'est pas une chorégraphie que Boris Charmatz nous propose mais une chaosgraphie. De ce point de vue, c'est très réussi. Dans une ronde folle et gesticulante menée par la cornemuse d'Erwan Kéravec le spectacle décolle enfin. La vision de cette ribambelle d'enfants courant en tous sens, en partie déshabillés, mêlés aux corps des neuf adultes, eux aussi partiellement dénudés est d'une grande beauté. Mais le joueur de flûte d'Hamelin conté par les frères Grimm, qui entraîne les enfants vers la mort n'est pas loin ! Noir c'est noir, il n'y a pas d'espoir en vous dit !

Mademoiselle Julie

Vu à Avignon, gymnase Aubanel, le 9/7

L'histoire met en scène les amours, une nuit de Saint-Jean, d'une jeune aristocrate et de son valet. Lutte des sexes, lutte des classes... l'histoire, un brin surannée aujourd'hui, tourne mal. La pièce du dramaturge suédois August Strinberg fit scandale lorsqu'elle fut créée en 1893. Elle a fasciné depuis plusieurs générations de metteurs en scène et de comédiennes. Juliette Binoche, 47 ans, a voulu à son tour interpréter le personnage. Hélas, l'actrice loupe son rendez-vous. Les acteurs - mal dirigés ? - enchaînent les répliques comme on enfle les perles. Impossible de pénétrer dans l'ambiguïté et les émotions des personnages. Le tout semble une tempête dans un verre d'eau. D'emblée, la scénographie choisie par Frédéric Fisbach se révèle encombrante. Au premier plan, derrière des baies vitrées, une cuisine et un salon blancs, cliniques, très « tendance » ; au second, séparé par d'autres portes transparentes, une immense salle, blanche elle aussi, ornée de troncs d'arbres où des danseurs évoluent comme dans une rave party. On s'interroge. La sonorisation des dialogues pendant les vingt premières minutes, outre qu'elle isole les protagonistes confinés derrière leurs vitres, a un effet soporifique certain. Cela commence mal et ne va pas mieux par la suite. Les costumes plombent le tout. Mal à l'aise dans sa longue robe fendue en lamé doré ou dans son costume de voyage, Juliette Binoche n'est pas à son avantage. La pièce est-elle perfectible avec le temps ? Le film, réalisé par Nicolas Klotz et diffusé le 26 juillet dernier sur France 2, n'a pas dit mieux, bien que sa réalisation soit le fruit de captations faites sur différentes répétitions et une représentation publique. Plans serrés, prises de son ajustées, cadrages en abondance, découpage à qui mieux mieux, trahissent l'écriture théâtrale de la Mademoiselle Julie présentée pendant le festival et en public.



Urgent Crier !

Caubère joue Benedetto

Vu à Avignon, théâtre des Carmes le 10 juillet 2011

Il faut avoir vu Philippe Caubère, comédien hors du commun, dans son dernier spectacle. Un montage de textes d'André Benedetto, auteur-acteur avignonnais disparu en 2009, moins connu du grand public pour ses écrits que par le fait, notoire, d'avoir engendré le festival off, en 1966, et d'en avoir été le président de 2006 à 2009. Auteur de plus de cent quarante pièces, André Benedetto a également écrit une quantité de « textes théoriques » qui en font, outre un dramaturge, un penseur du théâtre. Dans une mise en abyme extraordinaire, sur fond d'images d'archives et ponctuée par des moments

musico-poétiques, Philippe Caubère, qui a choisi de monter quelques uns de ces textes là, fait revivre la pensée et la personne d'André Benedetto. Mais aussi celles de Jean Vilar, Antonin Artaud, Gilles Sandier à travers les écrits de Benedetto. Là, sous nos yeux, a lieu la réincarnation de « ce monstre d'intelligence ironique et poétique, fouaillant avec une acuité sardonique notre monde en désordre » que décrivait Gilles Sandier. « Acteur sud » faisant revivre un autre acteur sud, Caubère, avec sa force d'évocation légendaire et tout en restant très respectueux du personnage qu'il incarne, donne un grand coup de projecteur sur une écriture puissante et un bel humain. Une leçon de théâtre, un exercice de transmission exemplaire. Un spectacle à ne pas manquer en tournée, notamment à la Maison de la Poésie à Paris cet automne.